

Maurice Lemire, *Les Grands Thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*, Québec, Presses de l'Université Laval, Coll. « Vie des lettres canadiennes », 1970.

Jack Warwick

Volume 4, Number 3, décembre 1971

Alphonse Audet

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500212ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500212ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Warwick, J. (1971). Review of [Maurice Lemire, *Les Grands Thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*, Québec, Presses de l'Université Laval, Coll. « Vie des lettres canadiennes », 1970.] *Études littéraires*, 4(3), 389–391. <https://doi.org/10.7202/500212ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1971

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

davantage. Celle que le professeur Hare rédige, par exemple, pour présenter *Zelim* ne constitue pas un chef-d'œuvre de composition ni de clarté. Une seconde lecture est nécessaire pour démêler les rapports entre Valentin Jautard, le rédacteur en chef de la *Gazette littéraire*, et le Canadien curieux, l'auteur du conte. En fait, ce n'est qu'après avoir pris connaissance et du récit et de la chronologie de la querelle littéraire qu'a soulevée la parution de ce texte que nous pouvons mieux comprendre ce qu'a voulu exprimer M. Hare. La présentation de *l'Iroquoise* est mieux construite, mais pas tout à fait satisfaisante pour autant. Dès le début, en effet, il est dit que sept prosateurs exploitent le thème de l'Iroquoise entre les années 1844 et 1922 ; néanmoins deux seuls sont nommés, à savoir C.-W. Dupont et Érasme d'Orsenens. Nous aurions aimé retrouver, à tout le moins, les noms des autres conteurs, en l'occurrence Henri-Émile Chevalier, Charles de Guise, Thill-Lorrain, Rodolphe Girard et Arthur Bouchard . . . Quant aux notes biographiques sur Georges de Boucherville et aux notes d'analyse littéraire qui précèdent *la Tour de Trafalgar* et *Louise Chawinikisique*, elles gagneraient à être réunies plutôt que de faire l'objet de deux présentations différentes, ne serait-ce que pour éviter les redites. Par ailleurs, dans deux introductions, il se trouve quelques coquilles qui auraient pu être corrigées, notamment aux pages 86, 87 et 129.

Nonobstant ces petites observations d'ordre purement formel, *Contes et Nouvelles du Canada français* est le bienvenu dans les lettres québécoises. Ce livre comble une grande lacune aux yeux des chercheurs. Premier guide

bibliographique des récits d'avant 1860, il devient un instrument de travail précieux et indispensable. De plus, il permet de renouer avec un passé littéraire inconnu jusqu'à ce jour. Nous espérons ardemment que M. Hare publie les autres contes et nouvelles du Canada français.

Jean-Paul LAMY

*Université du Québec  
à Trois-Rivières*

□ □ □

Maurice LEMIRE, **les Grands Thèmes nationalistes du roman historique canadien-français**, Québec, Presses de l'Université Laval, Coll. « Vie des lettres canadiennes », 1970.

En faisant bien attention à chaque mot de son titre, on se fait une idée très exacte de la portée de la thèse de M. Lemire. Elle exclut rigoureusement tout ce qui n'y est pas admis par définition : poésie narrative, romans non-historiques, thèmes non-nationalistes, structures littéraires . . . Limitée d'un côté par le genre, et de l'autre par le sujet, cette méthode évite la synthèse complète des questions entamées. Elle a, par contre, le grand mérite de mettre en évidence toutes les données d'une catégorie spécifique qui a occupé une certaine place dans le canevas des lettres canadiennes. On avait besoin de précisions là-dessus, à ne pas en douter, car l'étude de la littérature par périodes risque d'exagérer le sentiment historique comme inspirateur de la création.

Les Canadiens français n'ont pas un Boris Pasternak, pas même un Walter Scott, selon la présente étude. Les moments historiques qui semblent parfois dominer les

âmes les plus fertiles occupent, en réalité, une place assez modeste dans les œuvres d'imagination réalisées. 1837 fournit l'exemple le plus frappant ; avant l'emploi récent de certaines gravures, 1837 est un sujet qui n'a pas fait preuve de mythe majeur. Pendant des périodes assez longues, ce sujet est entièrement négligé. D'autre part, il ne paraît dans les romans des autochtones que pour devenir anodin. Ce souci de l'apologie, de la conciliation, accompagne une fierté de race, exprimée surtout par le thème trop souvent puéril des prouesses militaires. Comme ensemble, le sujet analysé par M. Lemire semble appuyer l'hypothèse d'une recherche, parmi les Canadiens français, d'une entente valable. Ce mouvement littéraire s'étendant à peu près de 1850 à 1950, les politologues peuvent conclure à un changement d'esprit.

À chacun des thèmes choisis, M. Lemire consacre un chapitre et une bibliographie chronologiques. Il y a malheureusement quelques erreurs de détail, et la bibliographie ne correspond pas toujours aux renseignements donnés dans les chapitres. Le cas le plus grave est le chapitre sur la trahison de Bigot, où l'auteur abandonne parfois l'ordre chronologique sans avertir le lecteur et sans raison évidente. C'est dans ce même chapitre que l'auteur admet l'apport des romans anglais sur le thème choisi. Or, un problème évident se pose : les Canadiens français amateurs de Walter Scott et de Fenimore Cooper, devaient-ils attendre la traduction française (1884) du roman de Mrs. Leprohon ? Car c'est elle qui a lancé, en 1859, l'admirable stratagème de monter Bigot en bouc émissaire pour sauver la face aux vaillants Canadiens de 1759. C'est dommage

que cette question ne soit pas abordée, car elle semble fertile en conséquences.

D'autre part, l'isolement de chaque thème dans un ordre sobrement chronologique éclaire quelques mystères. Ce genre nous révèle bien peu de héros missionnaires, dont aucun entre 1861 et 1891. Cela semble confirmer, sur le plan culturel, que le roman reste pendant très longtemps, au Canada, trop ignoble pour traiter des matières sacrées. Ce phénomène soulève pourtant d'autres hypothèses qui dépassent les limites de la méthode choisie pour la présente étude. Car sur le plan de l'histoire du sentiment politique, il faudrait consulter tous les autres genres susceptibles d'exploiter le même thème, et sur le plan littéraire, on reprochera à M. Lemire de n'avoir pas tenu compte, même au niveau thématique, de l'œuvre intégrale qu'est chaque roman. *Les Anciens Canadiens* souffre particulièrement de cette dissection. M. Lemire se justifie en soutenant qu'il n'y a pas d'œuvres vraiment réussies dans le domaine qu'il analyse. Elles auraient donc toutes une valeur égale comme témoignage subjectif sur les thèmes proposés, une sorte de « Gallup poll » rétrospectif. En effet l'auteur a des moments de faiblesse, car il trouve que certaines compositions ne sont guère des romans, et ne leur accorde qu'une mention rapide. Mais s'il y avait des romans sensiblement meilleurs que les autres ? Et enfin, est-il valable de donner la part du lion à *Jacques et Marie*, simplement parce que ce roman inclut trois des thèmes choisis ?

Le cloisonnement des thèmes et l'abstention des jugements de valeur présentent deux autres inconvénients. D'une part, l'auteur

a visiblement du mal à les recoudre ensemble pour nous faire une histoire d'ensemble du roman historique. D'autre part, on regrette l'absence de certains grands thèmes nationalistes, comme l'agriculturisme ou la survivance, qui ne coïncident exactement avec aucune des catégories établies.

Mais il y a là, comme le note M. Lemire dans son avant-propos, ample matière à d'autres thèses. Certaines, d'ailleurs, sont déjà écrites et retenues par M. Lemire, notamment celle de M. Hayne qui traite le roman historique comme forme littéraire, et celle de M<sup>lle</sup> Taylor qui trace l'influence de Walter Scott.

Le double mérite de la présente étude est de nous renseigner très nettement dans des limites clairement définies, et de provoquer beaucoup de questions à partir des données objectives. Dans ces conditions, on peut revenir à cette vieille forme de critique canadienne-française, qui consistait à chercher dans les gestes de personnages fictifs les attitudes politiques d'une collectivité réelle. Les Canadiens français de 1850 à 1950, selon cette optique, n'ont ni accepté le fait de la Conquête, ni trouvé leur situation proprement intolérable. On savait cela, oui, sans doute, mais le savait-on si bien ?

Jack WARWICK

York University

□ □ □

**Saint-Denys Garneau : œuvres,** texte établi, annoté et présenté par Jacques Brault et Benoît Lacroix, coll. « Bibliothèque des lettres québécoises », Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 1971, xxvii+1320 p.

*Saint-Denys Garneau : œuvres* est le premier volume de la « Bibliothèque des lettres québécoises ». En créant cette collection les Presses de l'Université de Montréal ont voulu répondre à la fois « aux besoins actuels de l'enseignement et de la recherche » et à l'attente « d'un public de plus en plus vaste qui lit pour se comprendre, pour tenter de résoudre, au moyen de sa littérature, l'énigme de l'identité nationale ». Il s'agit, en quelque sorte, de « jeter les bases d'un Répertoire littéraire national susceptible d'accueillir les œuvres les plus représentatives de notre culture » : celles qui, « de la première *Relation* des Jésuites à *la Batêche* de Gaston Miron », sont « les témoins exemplaires d'un destin collectif qui a surgi voici plus de trois siècles et demi ». Il n'est pas question, bien sûr, de « reprendre, sans critique, les œuvres complètes de tous les écrivains, ou 'écrivains', dont nos manuels conservent les noms », mais celles-là seules qui, susceptibles de « s'adresser directement à nous », peuvent « acquérir une véritable existence littéraire » (p. vii).

On aura reconnu, sous-jacente à ces propos de l'éditeur, la conception que se fait de la littérature, et de la lecture de la nôtre en particulier, G.-André Vachon : « les œuvres existent, étant lues », et, « tout d'abord, on les lit parce qu'elles existent intensément, dans le rapport qu'elles entretiennent avec une